

# *Lettre de Wavreumont*

Périodique trimestriel

N° 169

Janvier-février-mars 2024

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, 4970 Stavelot

Bien chers amis,

En ces jours de Pâques, nous suivons spécialement le fil des récits qui nous font vivre passion, mort et résurrection du Christ. Et les Pères nous apprenaient, il y a longtemps déjà, que le grand chemin pour conduire nos actions dans la vie, c'est la méditation des Écritures. Là où elles font une brèche dans notre cœur, là où l'on se sent touché, là se trouvera aussi le remède qui nous guérira de la maladie spirituelle qui nous faisait souffrir.

Elles nous apprennent sans doute aussi à lire les événements à la lumière de l'Esprit Saint. Les grands moments vécus par notre communauté en ce premier trimestre 2024 sont susceptibles de nous offrir aussi un enseignement :

La veillée œcuménique qui rassemblait à Wavreumont des chrétiens de différentes confessions nous a donné l'occasion, via l'homélie de frère François, de nous laisser appeler à pratiquer un œcuménisme de la fraternité au quotidien qui respecte les différences sans se focaliser sur les discours théologiques.

La retraite d'école de vie, la journée philosophique et le tissage d'activités qui va croissant avec La Relève et nos différents partenaires nous ouvrent à une nouvelle façon de faire communauté.

Le souper des bénévoles du 28 janvier et le souffle que l'on pouvait y percevoir nous fait prendre encore plus conscience que l'avenir de notre Église se réalisera avec toutes ces bonnes volontés qui cherchent une communion simple et vraie, laissant au vestiaire les appareils d'un cléricisme illusoire.

La consécration de sœur Julian devant son évêque et deux femmes prêtres à la paroisse anglicane de Bruxelles *Holy Trinity* nous encourage aussi à chercher les voies appropriées pour valoriser la place de la femme dans le monde catholique.

Et le baptême de Vittoria dans la nuit de Pâques nous fait relever la tête pour envisager l'avenir. Alors sortons de nos tombeaux avec le Christ.

Beau temps pascal à tous.

Frère Renaud

## HOMÉLIE DE LA SEMAINE DE PRIÈRE POUR L'UNITÉ

Que tous soient un. Si nous sommes rassemblés ce soir, c'est parce que cette prière de Jésus n'a pas été exaucée. Très tôt, ses disciples se sont divisés. Bien avant que l'évangile de Jean ne soit rédigé, Paul le déplore déjà dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe, vingt-six ans seulement après la mort de Jésus : *Il y a des discordes parmi vous. Je m'explique ; chacun de vous parle ainsi : "Moi j'appartiens à Paul. – Moi à Apollos. – Moi à Céphas. – Moi à Christ." Le Christ est-il divisé ?* Ce que nous demandons dans notre prière pour l'unité, c'est donc moins le retour à une unité perdue, plus ou moins idéalisée, que l'avènement de l'unité que nous n'avons jamais réussi à réaliser.

La prière de Jésus n'a pas été exaucée. Cela peut signifier plusieurs choses pour nous. D'abord, cela peut nous rassurer quand la nôtre n'est pas exaucée non plus. Si le Père n'a pas pu exaucer la prière de son Bien-Aimé, il n'est pas surprenant qu'il ne puisse pas toujours exaucer la nôtre. Cela nous montre que sa puissance n'est peut-être pas ce qu'on croit. Sa force est sans limite, mais sa marge de manœuvre est limitée, parce qu'il respecte notre liberté. D'une certaine façon, chaque fois que nous lui demandons quelque chose, il nous répond : "Pas sans toi." C'est nous dire que la prière de Jésus doit encore être exaucée, mais qu'il nous appartient de l'exaucer. Cela ne veut pas dire que nous devons tout faire sans lui. Nous aussi, nous sommes en droit de lui dire : "Pas sans toi." L'unité de son Église, comme l'exaucement de la plupart de nos prières, sera une œuvre commune. Tout cela peut être résumé dans l'image de Simon de Cyrène, portant la croix avec Jésus. Sans lui, Jésus ne peut pas arriver au sommet du Calvaire. Et au Calvaire, c'est Jésus qui sauve Simon, et non l'inverse. L'un sans l'autre, ils ne peuvent rien. Il en est de même pour l'unité des chrétiens. Nous avons, tout à la fois, à la recevoir et à la bâtir.

Beaucoup d'entre nous ont connu Thaddée Barnas, moine de l'abbaye de Chevetogne. Il y a quelques années, il est intervenu lors d'une de nos veillées œcuméniques, à Malmedy, au temple de la rue Abbé Péters. Lors d'une interview, il disait : "Aujourd'hui, on n'en est plus à se fixer l'unité comme but ; il s'agit plutôt de montrer au monde l'unité, de témoigner de l'unité que Dieu a déjà donnée." Oui, l'unité est un don de Dieu, c'est l'œuvre de l'Esprit. Mais c'est à nous de la rendre visible et, en ce sens, d'exaucer la prière de Jésus. Beaucoup a déjà été fait – on ne s'entretue plus – et beaucoup reste à faire. À cet égard, il me semble important de garder un équilibre. Nous pouvons nous accueillir très fraternellement et prendre tout à l'heure, ensemble, le verre de l'amitié, être attentifs à ce qui nous rassemble plutôt qu'à ce qui nous sépare, considérer nos différences comme des richesses et prendre soin de les cultiver. En même temps, il reste nécessaire de maintenir la conscience douloureuse de notre infidélité, parce que la prière de Jésus reste inexaucée. Ici, à Wavreumont, nous avons la chance d'avoir dans notre communauté une sœur anglicane et un frère orthodoxe. Quand nous célébrons l'eucharistie, sœur Julian communique avec nous et frère Pacôme ne le fait pas. Cela peut sembler bizarre, paradoxal. Mais c'est très riche de signification. Julian montre que nous avons déjà reçu le don de l'unité, Pacôme entretient en nous la souffrance de nos divisions.

Bâtir l'unité, ce serait chercher – ensemble ! – quelle Église serait conforme au rêve de Dieu. Il ne s'agit pas de demander aux autres d'être comme nous, il ne s'agit pas davantage de s'obliger à être comme eux. Mais de chercher ensemble les chemins qui pourraient nous conduire à une Église unique, conforme au désir de Jésus, pour que le monde croie que le Père a envoyé son Fils, pour que tous reconnaissent que le Père les aime comme il aime le Fils.

Frère François

**HOMÉLIE DES VÊPRES LORS DE LA SOIRÉE DES BÉNÉVOLES**  
**sur la seconde lecture de l'eucharistie du 4<sup>e</sup> dimanche du temps ordinaire**  
**(1<sup>ère</sup> lettre aux Corinthiens 7, 32-35)**

Vous l'avez compris, saint Paul est tellement passionné par son Seigneur, tellement rempli et transporté par son énergie, qu'il mise toute sa vie sur Lui et cherche quand même un peu à convaincre ses disciples de l'imiter. Si on l'avait écouté, l'Église serait devenue un immense monastère... Certains ont suivi ses traces dans le célibat tout au long des siècles, d'autres ont expérimenté combien l'Esprit Saint sanctifiait aussi les conjoints dans la vie de couple ou les célibataires dans la vie active. C'est quand tout cela disparaît que l'on réalise la valeur du trésor et la complémentarité des charismes. Tomas Halik raconte que, dans son pays, la Tchéquie, le communisme avait éradiqué toute trace de l'Église, et pourtant, c'est dans ce monde complètement sécularisé qu'il a découvert la foi. "Je me souviens bien du moment où, jeune homme romantique de 18 ans, emportant avec moi une bible à moitié lue, je cheminai vers une église à moitié en ruines, au toit enfoncé comme tant d'autres églises des régions frontalières de la Bohême, pour tenter de comprendre si oui ou non je croyais en Dieu. Oui, cette église à moitié en ruines, sans aucune image, était l'image de l'Église de mon pays en ce temps-là ; et pourtant cette église sans autel était un lieu où Dieu pouvait parler à celui qui le cherchait... Aujourd'hui lorsque je vois des signes du déclin de l'Église, je garde la tête froide. J'en ai moi-même déjà beaucoup vu, j'ai traversé dans ma vie bien des péripéties et tout au long du vingtième siècle, des chrétiens en ont vu et vécu encore bien davantage. Les trous béants laissés par les tempêtes dans le toit de l'Église ne m'épouvantent pas. Je me souviens que c'est précisément par ces trous béants que j'ai pour la première fois entraperçu la face de Dieu."

À Wavreumont, nous n'avons pas de trous dans le toit de l'Église, quelques fuites, ça il faut bien le reconnaître, mais la crise des vocations nous questionne. La plupart des communautés aujourd'hui ne pourraient pas continuer leur vocation sans l'appui de leurs bénévoles. Mais la richesse inédite de cette crise réside dans le fait qu'elle nous fait sortir de nos habitudes, met en relations, énonce de nouveaux appels et ouvre à la compréhension des signes des temps. Car si vous nous permettez de poursuivre notre mission, par le temps et les services que vous nous offrez, ce n'est pas simplement en remplaçant les moines qui ne peuvent plus assumer telle ou telle activité, c'est en suscitant de nouveaux possibles, en ouvrant le chantier d'une communauté chrétienne revivifiée et renouvelée. Il y a comme une lame de fond aujourd'hui par laquelle les gens comprennent que notre monde a besoin de lieux de fraternité et d'amour évangélique partagé entre consacrés et laïcs, entre célibataires et personnes engagées dans un couple, entre chrétiens de différentes confessions, entre croyants toujours en quête et agnostiques en questionnement, entre hommes et femmes, convaincus que les forces qui nous réuniront ne s'appuient pas d'abord sur les attirances et les répulsions, mais sur une complémentarité respectueuse de chacun dans son positionnement et son engagement spécifique au Seigneur.

On me dit souvent : "Quand je viens à Wavreumont, je me sens plus près de Dieu." Croyez-vous que cette expérience provienne de la beauté de nos bâtiments ? Tant que nous aurons assez de simplicité pour croire que nos liens fraternels constituent un lieu pour la présence divine, tant que nous aurons assez de simplicité pour croire que nos fragilités constituent la terre qu'Il pétrit, alors nous pourrions témoigner de SA Présence à Wavreumont dans une communion pour demain. Merci de participer à cette aventure.

Frère Renaud

## HOMÉLIE DU JEUDI SAINT

Les textes de ce jeudi saint nous font entrer dans le mystère du temps et dans ce jeu de miroir entre passé, présent et futur. La première lecture nous raconte le repas qui anticipe la Pâque, la libération d'Égypte, et introduit l'idée d'un mémorial pour l'avenir : anticipation, événement et mémoire ouvrant un travail de réactualisation pour demain. Autrement dit, quand les Hébreux se trouvaient au cœur de l'événement de la Pâque, au milieu des colonnes d'eau qui leur permettaient de franchir la mer à pied sec, alors qu'ils étaient poursuivis par les soldats de pharaon, ils ne songeaient sans doute plus au repas de l'agneau, aux herbes amères et aux différents symboles de ce rite. À vrai dire, ils ne pensaient qu'à une chose : sauver leur peau ! Puis quand tout s'est calmé. Quand ils furent passés de l'autre côté, libres et débarrassés de leurs oppresseurs, ils réfléchirent ensemble et se demandèrent: "Qui nous a fait sortir d'Égypte ? Eh bien, c'est Moïse. Oui, mais qui a envoyé Moïse ? C'est Dieu, celui d'Abraham, celui que toutes ces années d'esclavage nous avaient fait oublier, nous faisant perdre ainsi notre identité profonde." Cette prise de conscience se traduit par une grande joie qui envahit le cœur, et d'allégresse, Myriam, la sœur de Moïse prend son tambourin et tout le monde se met à chanter et on fait une fête. Mais on se dit : pour ne pas oublier cet événement-parole incroyable, il faut l'inscrire dans le temps, le fêter chaque année, et est inventée la fête de Pâque et sa liturgie. Mais pour être sûr de ne pas oublier, nous allons l'écrire dans un texte en hébreu qui sera traduit en grec, puis en latin et dans toutes les langues de la terre, y compris la nôtre dans les récits que nous écoutons ces jours saints, textes qui contiennent la Parole de Dieu, c'est-à-dire l'événement de son salut qui peut se rejouer dans nos vies.

Tout commencement se reconnaît *a posteriori*. C'est ce que feront les disciples d'Emmaüs et la première Église. Mais les apôtres attablés avec Jésus au soir de la Cène, à l'approche de la fête de Pâque, n'avait pas conscience de vivre la première eucharistie. Ils étaient inquiets pour demain, attentifs au présent, remplis de l'enseignement et de la vie partagée avec leur maître hier. Passé, présent et futur, comme dans le psaume qui résonne en écho dans le passé : "Tout le bien qu'il m'a fait. Toi qui as brisé mes chaînes..." Au présent : "Je suis ton serviteur." Et dans le futur : "Je rendrai au Seigneur. Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce. J'invoquerai le nom du Seigneur. Je tiendrai mes promesses..." Malgré et au-delà de la mort qui se profile. Et dans ce jeu des temps surgit un présent qui nous ouvre à une autre dimension : "Ceci est mon corps."

Le cœur de l'événement, le don de la vie de Jésus pour nous se conjugue au présent pour toujours. "Faites ceci en mémoire de moi." La mémoire n'est pas souvenir nostalgique, mais actualisation renouvelée de ce qui continue de se passer pour nous et ouverture à l'éternité. Dans "Ceci est mon corps", le temps est tout entier présent et, en son centre, il devient porte ouverte sur l'éternité, sur le Royaume : dans cette parole prononcée par Jésus, dans ce moment liturgique vécu avec intensité, mais aussi dans tout acte d'amour posé en Lui. Et c'est le sens du lavement des pieds de l'évangile. Vivre la Présence et la Confiance en Jésus dans l'eucharistie et dans la pratique de l'amour exprimé dans le moindre geste de bienveillance au nom du Christ, cela nous ouvre les portes de l'éternité par-delà la catastrophe imminente et apparemment absolue : la passion qui s'approche pour Jésus et, pour nous, les bruits de guerre et les inquiétudes à propos de l'avenir de notre planète et de l'humanité. Mais quel que soit ce que sera demain, la liturgie nous apprend qu'aucune prière et qu'aucun acte d'amour ne seront perdus. Ils sont engrangés dès maintenant dans les greniers du Royaume. Car un jour, il ne restera que l'amour et la Parole ne passera pas, car elle est Amour : " Ceci est mon corps livré pour vous.

Frère Renaud

## LE TOMBEAU VIDE

Je reviens à la scène du tombeau vide. Je ne sais pourquoi j'aime y revenir. C'est une scène qui fait changer d'air. Alors que les récits de l'arrestation de Jésus, son interrogatoire et sa mise en croix sont des scènes lourdes, noires, pourrait-on dire, celle-ci nous fait entrer dans une zone de légèreté. Comme si un courant d'air était créé. Serait-ce que le vide du tombeau, son ouverture fait courant d'air ? Certes l'intrigue continue et l'on ne peut que se demander : que va-t-il se passer maintenant ?

Lorsque nous entrons sur le site du tombeau vide, il s'est passé quelque chose. Quelque chose a eu lieu qui ne nous est pas raconté. S'il nous est dit qu'il "n'est pas ici", quelque chose a eu lieu. Nous qui venons bien après, nous disons vite : c'est la résurrection ; "il est ressuscité". En tout cas, la narration est interrompue. Et on le comprend : comment mettre des mots, comment parler de la résurrection ? Elle échappe à la prise des mots ; elle ne se raconte pas. On devrait dire que la résurrection nous laisse sans mot, nous laisse dans l'impossibilité de dire, comme si le langage devait ici avouer sa limite, reconnaître qu'il est perdu. Voyons plutôt. Ou plutôt écoutons puisque maintenant des mots sont dits et transcrits.

Ce qui est d'abord à entendre, c'est ceci : "Il n'est pas ici." Il n'est pas dans le tombeau, il n'est pas dans le lieu des morts enfermés dans la pierre. Ici, il ne faut pas le chercher. Le chercher ici, ce serait en vain, une recherche qui ne peut aboutir. Cela me rappelle que Jésus, lorsqu'il parlait du Royaume, recourait à des paraboles, notamment celles où il est justement question de chercher ce qui est perdu : la brebis perdue, la pièce de monnaie ou encore le fils perdu. Il s'agissait pour lui de faire valoir un retournement montrant des retrouvailles, un recommencement, du neuf inattendu. Ici, c'est un corps qui est perdu et l'on peut comprendre que l'affection le fait rechercher. Ce n'est donc pas la recherche elle-même, la quête du corps perdu qui est mise en cause, c'est le lieu où il est cherché car il n'est pas ici. Ce lieu-ci est vide et cela fait penser à l'anthropologie contemporaine de Marc Augé, qui s'est portée sur les lieux vides dans nos villes et alentour. Ces lieux vides peuvent être lus comme des lieux de passage, des lieux où l'on ne fait que passer, comme les salles d'attente, les chambres des grandes chaînes hôtelières, les couloirs du métro, les aéroports, etc. Ces lieux sont finalement des non-lieux. Serait-ce le cas ici ? En effet, ici il n'y a pas à s'attarder, il n'y a rien à voir. Ce qui est arrivé a défilé le rapport à l'espace : on venait pour embaumer un corps, avec l'espoir de le trouver à sa place. Il n'y est plus ; l'espace a lâché prise, ne le contient plus. Nous qui pensions que l'espace a de quoi tenir, retenir, contenir, donner sa place, eh bien non. Faudrait-il revoir notre relation à l'espace ? Luc dans sa transcription est plus précis : "Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ?" Revoir notre rapport à l'espace ? Le verrions-nous trop étroit, trop "saisissant" ? Y aurait-il à l'expérimenter comme emporté dans une nouveauté, un élargissement, moins codifié, moins normé et défini ? Le saisir comme défilé de ses limitations, celles que nous lui mettons comme une muselière ?

Il ne faut donc pas s'attarder ici ; il faut aller et passer ailleurs. Mais où, pour retrouver le corps perdu ? La suite du texte ne donne pas d'indications sur le corps perdu. Faudrait-il entendre qu'il y a un passage à faire qui n'est pas celui d'un espace à un autre, mais avant tout un passage intérieur, celui du consentement à la perte et ce que depuis Freud nous appelons un travail de deuil ? C'est un point central dans cette scène du tombeau vide. Mais de quel deuil s'agit-il ? Ce qui frappe lorsqu'on relit le récit évangélique en entier, c'est que ce travail de deuil y est inscrit tout au long. Les disciples qui suivent Jésus depuis les commencements ne cessent pas d'être déplacés dans leurs attentes, dans leurs représentations à son sujet. Ils doivent tout le temps le perdre et entrer dans une autre compréhension de sa personne ; il est

insaisissable. Avec lui on avance constamment à corps perdu. Je dis que nous touchons un point central parce qu'en effet nous ne pouvons plus rejoindre Jésus que par et dans la foi. Aux femmes venues au tombeau il est dit que Jésus les précède en Galilée. C'est cela qu'il faut aller dire aux autres. Mais là, les disciples ne retrouveront pas le corps perdu, le corps d'avant, le corps du temps d'avant. Un vide s'est fait qui sera encore confirmé au moment de l'Ascension : "Pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ?" (Actes 1, 11). La foi nous enlève les évidences, les certitudes, toutes les appropriations. Évidemment, dessaisissement qui ne renvoie pas au scepticisme mais peut-être au lâcher-prise de la confiance. On peut parler d'abandon. Est-ce si étrange ? Cela ne se passe-t-il pas entre un homme et une femme ?

Mais alors où chercher Jésus le Christ s'il n'est pas dans les lieux où l'on pleure les morts, s'il n'est pas "au ciel", s'il s'efface ? Jésus s'efface en effet tout au long de sa vie, pour laisser place à d'autres : à son Père, à l'Esprit Saint, à celles et ceux qui prendront sa suite. Ce vide qu'il laisse n'est donc pas négatif et désolant mais un retrait pour donner place et rendre possible une réelle invention évangélique à sa suite. Où le chercher ? Dans ce vide qui doit le rester, car y mettre quelque chose serait y introduire une idole. Mais, n'est-il pas dans les évangiles, dans l'eucharistie, au tabernacle... ? Il est dans ces signes mais pas enfermé dedans, pas renfermé dans des textes, des rites, des lieux. Il s'échappe pour que nous ne croyions pas l'avoir saisi là, avoir enfin mis la main dessus d'une manière ou d'une autre. Saurons-nous l'accueillir lorsqu'il vient incognito dans cet événement, dans cet inconnu, dans ce passant ? Nous sommes ainsi confiés au vide, cet espace au dedans de chacun aussi bien qu'au cœur du monde, qui n'est pas déjà rempli de mots, de représentations en tout genre, de prescriptions, un vide désempilé, dés-emparé. Ce qu'il nous est demandé c'est de le laisser vide et en même temps d'être à son écoute, l'approcher avec nos questions. C'est la caisse de résonance toujours indispensable, qui loin d'empêcher la musique la rend possible. Ce vide auquel consentir, c'est ce qui est entre Dieu et nous, l'entre, à la fois l'écart et le lien. D'une façon décisive, Paul à travers ses lettres ne nous dit-il pas que rien ne nous qualifie devant Dieu, sinon la foi ? Nous ne pouvons prétendre être juste, ajusté à Dieu avec nos œuvres vertueuses, notre appartenance à une religion, la bonne, avec une langue sacrée, avec des rites déposés. Seulement la foi...

Étonnamment, l'évangile de Marc, dans sa version première, nous laisse avec un blanc : les femmes prises de peur sur la scène du tombeau vide... "ne dirent rien à personne" (16,8), elles restent silencieuses, sont sidérées au lieu d'aller dire, comme on s'y attendrait. Un vide est là dans l'écriture qui nous signifie que c'est à nous de continuer le récit en y prenant notre place. Mais ce ne sera pas sans passer par le vide, par une foi qui peut passer par le silence, par le doute, hors du filet des Écritures.

Aux femmes qui viennent au tombeau vide, il est dit d'aller avec les autres disciples en Galilée. C'est une invitation étrange : ce n'est pas un lieu très précis et qui donc retrouver puisque Jésus est dit ressuscité ? Mais voilà, c'est là où tout a commencé et ce n'est pas pour rien que l'on est renvoyé là ; il faut aller là où la genèse d'un monde nouveau a été lancée, se remettre au contact de cet engendrement, cette pulsion de vie pour les relancer et aussi pour passer les frontières, car la Galilée, c'est la Galilée des nations, un lieu de carrefours, un lieu de passages. Il s'agit de retourner en Galilée, dans le quotidien de nos vies, notre monde quotidien. Avec la résurrection on pourrait croire que l'Évangile est dans l'extra-ordinaire, l'exceptionnel. Invitation à ne pas faire cette lecture. D'une part, il y a bien de l'inattendu, de l'inouï, ce qui ne dépend pas de nous. D'autre part, cet inattendu qui est arrivé ne doit pas nous figer sur place, nous empêcher de parler, d'aller dire. On ne peut pas remettre l'Évangile dans l'extra-ordinaire et attendre qu'il se produise de l'extra-ordinaire pour y croire et lui

donner crédit. L'Évangile n'est pas dans l'extra-ordinaire, le miraculeux, le fantastique ; ce serait le reloger quelque part.

C'est donc clair : la mention du tombeau vide n'est pas une mention quelconque, une mention en passant, que l'on peut sauter. Je veux dire par là que si la résurrection est décisive pour la suite du témoignage, le tombeau vide ne peut être évacué. Il faut passer par le tombeau vide pour aller à la résurrection. Et ce n'est pas seulement de l'ordre des constatations, des choses à voir, à vérifier. Pour pouvoir accéder à la résurrection de Jésus qui est de l'ordre de la foi, il faut consentir à un vide. Il y a un déplacement qu'il faut accepter. C'est d'ailleurs ce que Jésus dit à Marie de Magdala : "Ne me retiens pas" (Jean 20, 17). Y aurait-il une façon de retenir le Christ ? De l'empêcher ? De l'empêcher d'aller au Père, d'être dans son lieu ? Ce serait, d'après le contexte, ne pas consentir à une perte, ne pas accepter un effacement. Il semble que cela se joue des deux côtés de la relation. Du côté de Jésus qui doit s'en aller, ne plus être d'ici, entrer dans un nouveau rapport au monde et aux êtres de ce monde. Du côté de Marie de Magdala, dans le : "Ne me retiens pas", il s'agit aussi de donner, de se donner. C'est ce qu'elle devra donner à son tour pour que le neuf s'introduise. Il faudra qu'elle entre dans un acquiescement qui est celui d'une perte. C'est un passage par le vide du tombeau. C'est la perte du corps "comme avant", celui que l'on peut tenir, que l'on peut retenir, avoir pour soi, que l'on peut retrouver. Il faut perdre ce Jésus-là. Il n'est plus ici. C'est une grande fêlure dans l'âme et le corps, une grande absence et, à nouveau, on voudra là, combler, l'interrompre de mille manières. On voudra des mots, des formules, des doctrines, des rites, de la présence réelle... Comment laisser être ce vide au-dedans de soi ?

Le croyant passe par ce tombeau qui est vide. Il faut passer par là pour "voir" le ressuscité. Il faut ? Comme les autres, le croyant s'entend dire : "Il n'est pas ici" et "Ne cherchez pas le vivant parmi les morts" ; il est délogé, dé-fixé, il doit vider les lieux... Pour aller où ? Ailleurs, mais où ? C'est ici que, comme les autres, il cherche la vie. Me revient ce mot si simple de Pascal, celui de divertissement. On quitte les tombeaux pour chercher la vie coûte que coûte. Ce sera dans le bruit, dans la fureur, peut-être dans ce que Rimbaud appelle "le dérèglement de tous les sens". On peut sourire sur les vagabondages de l'enfant prodigue, mais le territoire à trouver, s'il est indiqué dans les livres de théologie et de spiritualité, chez les bons auteurs confirmés, n'est pas n'importe lequel, celui d'un autre, c'est le mien. C'est sans doute là que l'on se rend compte qu'il va falloir traverser, faire son propre chemin, sans carte. Et non simplement suivre le train, se conformer, s'ajuster, jouer son rôle, continuer la vie.

Le tombeau vide n'est pas qu'un moment du récit évangélique, il écrit l'itinéraire du croyant. Celui-ci ne s'affilie pas simplement à une recherche de sens. Du judaïsme, il apprend que son Dieu est indéfinissable et incommensurable parce qu'il ne rentre pas dans les mesures du monde, celles-ci ne lui conviennent pas. Dès lors le Dieu biblique est universel en tant qu'il ne laisse rien de ce monde s'introduire en sa place. Celle-ci doit rester vide sinon elle est occupée par des idoles, avec ce qui en découle de la domination des humains, comme l'histoire ne cesse de le montrer. En recommandant aux disciples de ne donner à personne le nom de "père", Jésus lui-même suggère que c'est cette place laissée vide qui rend possible l'égalité entre les humains. Ainsi, il n'y a rien à diviniser. Alors la place est libre parce que je puis entrer dans une véritable égalité entre nous. Je ne mets personne au-dessus de moi, sauf Dieu. Je ne suis pas tenu de regarder un autre comme mon maître, mon garant, celui qui garantit ma vie. Ce qui est derrière tout cela, c'est la peur. La peur fait remplir, fait du plein, par des décorations, des distinctions, des titres, des diplômes. Mais aussi bien par les personnes qu'on met au-dessus de soi, dont on fait des maîtres. Cela produit des dominants et

des dominés. Dieu, lui, fait du vide. Il est un vide parce qu'il nous laisse place. Il ne prend pas toute la place, Dieu merci ! Il ne prend pas notre place. Il ne fait pas à notre place. Il ne nous remplace pas. Ainsi fait Dieu : il se retire pour créer, parce que pour lui créer c'est donner sa place à l'autre. En Jésus, Dieu dé-coïncide d'avec lui-même pour se faire humain, il se dépouille de lui-même comme dit la lettre aux Philippiens. Et Jésus lui-même ne cesse de se référer à son Père. Finalement, nous n'avons pas à garder les yeux au ciel ; Dieu n'en viendra pas car il n'y est pas, il n'en viendra pas comme magicien. Il nous laisse faire. À nous d'inventer, à nous d'imaginer, nous sommes inspirés car nous avons reçu l'Esprit Saint.

Lorsque la vie n'est plus, il faut passer ailleurs. Et il se peut que la parole destinée à rendre vivant devienne vide. Lorsqu'elle est dans la répétition, le ressassement, la reproduction. Ou bien lorsqu'elle coïncide avec les clichés de l'époque, avec sa *doxa*. Alors il y a une injonction à entendre et à écouter : ne pas rester avec la mort. Il y a toujours sur notre route l'un ou l'autre ange de la résurrection, ce sont des vivants, des êtres inspirés, porteurs de lumière. Ils s'asseyent sur les tombeaux et parlent aux passants : ne restez pas ici... Alors, il faut partir, faire écart. Ne pas prolonger le mortifère et le morbide. Il y a l'invitation à rechercher ensemble où sont nos plis, pour en sortir. Comment nous exposons-nous à la résurrection ? Que signifie aller en Galilée ? On y va parce que le tombeau est ouvert et cette ouverture donne de parler un langage nouveau.

Frère Hubert

## CHRONIQUE

Le 25 janvier, veillée œcuménique à l'église du monastère et rencontre conviviale.

Le 27 janvier, nous sommes heureux de recevoir une partie de la famille de notre regretté frère Claude.

La journée animée par l'historien Jean Pirotte, ancien professeur de l'UCL, a remporté un franc succès.

Frère Jean-Baptiste et Frère Jean-Albert font un séjour en clinique.

Le 6 mars, consécration de sœur Julian devant son évêque Robert.

Frère Renaud passe six jours à l'abbaye de Maredsous pour le conseil du président de la congrégation.

Frère Étienne et Frère Renaud assiste à une conférence de Satish Kumar et Swami Rameshwarananda Giri Maharaj à Bruxelles sur l'écologie révérencielle.

Sœur Julian participe à un week-end de l'association Maître Eckhart à Munich.

Le mercredi saint, Jean Léon Dewalque et Frère Étienne mettent en scène le chemin de croix de Paul Claudel.

Lors de la vigile pascale, Vittoria Terzo est baptisée dans notre église.